

ETC



## L'exil de l'art Entretien avec Masagimu Morituri

François Latraverse

Numéro 17, hiver 1992

Exil et nationalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Latraverse, F. (1992). L'exil de l'art : entretien avec Masagimu Morituri. *ETC*, (17), 26–30.

# DOSSIER THÉMATIQUE

## L'EXIL DE L'ART

ENTRE UN JAPONAIS ET UN QUI DEMANDE

*« La connaissance eut tôt fait de grandir entre nous. Ceci n'est plus, avais-je coutume de dire. Ceci n'est pas, corrigeait-il. »*  
René Char, *Cette fumée qui nous portait*

**F**rançois Latraverse : *Monsieur Masagimu Morituri, lors d'un précédent entretien, vous avez rapidement évoqué votre désaffection par rapport au discours local de la nation et vous avez semblé appuyer sur une déception que vous auriez éprouvée plus particulièrement à l'endroit de la société nipponne. Vous disiez être maintenant au-dessus des considérations nationales et vous avez fait allusion à ces raisons qui vous « écrasent ». Je sais que ce sujet peut être délicat, mais je vous demanderai néanmoins d'en dire davantage.*

**Masagimu Morituri** : Comme à votre habitude, vous demandez plusieurs choses en même temps. C'est moins la précipitation qui vous embrouille, vous autres Occidentaux, que l'usage que vous en faites, qui vous jette en avant et ne laisse derrière que le souvenir de l'agitation. Allons doucement, je vous prie, je crains d'être un peu fatigué. Je ne suis pas certain de bien comprendre ce que veut dire « le discours local de la nation », je ne me rappelle pas avoir utilisé cette expression.

**F. L.** : *Elle est de mon cru et vous m'en voyez désolé. Vous faisiez état du grand marché supranational de l'art contemporain ou plutôt, compte tenu de vos préférences et de la tendance des cotes, du grand marché contemporain et supranational de l'art, et vous disiez que le discours qui prend la nation pour centre ne correspond plus à rien, « au Japon encore moins qu'ailleurs ».*

**M. M.** : Si je pense à ce que j'ai dit, les choses deviennent plus claires. Ce que je voulais dire, c'est qu'il n'y a rien, dans l'état actuel, qui soit le droit des nations et qui puisse fonder la légitimité d'une propriété. De nos jours, c'est à peine si des catégories comme « l'art américain », « l'art allemand », etc. peuvent revendiquer autre chose que les avantages d'une désignation commode, tout juste bonne pour les professeurs et les éditeurs, et pour les politiciens, comme il va de soi. Il est certain qu'à un niveau inférieur les marchés sont un peu plus passionnés, un peu plus frétilants lorsque les œuvres offertes jaillissent, pourrait-on dire, du sol de la patrie, mais il ne s'agit là que d'un phénomène parfaitement négligeable considéré

d'un niveau supérieur. Je ne dis pas qu'il n'est pas normal et naturel de penser que ce que les concitoyens, passés ou présents, ont fait présente un intérêt particulier, peut-être même une valeur particulière, mais ce n'est plus ma tasse de thé, comme vous dites. J'y ai cru, mais ce qui est important pour moi est que je n'y crois plus.

**F. L.** : *Il n'est donc pas exagéré de parler de « désaffection » et de « déception ».*

**M. M.** : En effet, sur une durée assez longue, dont je ne saurais effacer complètement les moments antérieurs, il est vrai qu'une part de mes motivations d'acquéreur et de collectionneur a eu à voir avec le fait que je suis japonais, mais pour un Japonais tout a, d'une manière ou d'une autre, à voir avec le fait qu'il est japonais. Certains veulent y mettre un terme, mais cette volonté est elle-même encore japonaise, elle se nourrit du Japon et le Japon la nourrit.

**F. L.** : *Mais n'en va-t-il pas ainsi pour tout le monde ? La haine de l'Autriche qui faisait bouillir Thomas Bernhard était plus autrichienne que l'Autriche, celle de Gombrowicz, encore polonaise ; même Céline, si on peut se risquer, était français dans ses imprécations, et je connais près de moi des dizaines de personnes qui ne cessent d'affirmer la présence en eux de leur pays dans leur désir incessant de s'identifier à n'importe quoi du reste.*

**M. M.** : Si ce que cela signifie est que le geste de nier doit avoir une source et que cette source se trouve forcément là où on est, c'est évident. Je parle toutefois d'autre chose, mais peut-être s'agit-il finalement d'une variation sur cette grande évidence, si limpide qu'on voit au travers lorsqu'on ne la saisit pas ici ou là. C'est mon commentaire qui a amené cette digression, je ne sais pourquoi, je n'arrive pas à penser droit aujourd'hui. Je reprends le fil, qui devait mener d'un point où j'achetais en tant que japonais à un autre où ce n'est plus vrai. Je suis devenu un acheteur, disons, sérieux alors que j'étais dans la quarantaine. Je vous ai parlé, si vous vous rappelez, d'un Piero della Francesca dont j'ai fait l'acquisition en 1941. Avant lui, il y avait déjà eu la plupart de mes Picasso, pas mal de Corot, quelques

Ruysdael, enfin plusieurs choses, mais là n'est pas l'important. L'important est que j'achetais certes parce que j'aimais, mais aussi parce que j'étais japonais autrement que je suis japonais maintenant. Faire la part entre ce qui de moi a changé, ce qui du Japon a changé et ce qui du Japon en moi a changé me serait difficile, mais je peux dire que j'aimais en grande partie par le Japon, que le Japon en moi aimait à l'extérieur de moi.

**F. L.** : *Je vous prie de m'excuser, mais c'est à mon tour de ne pas bien vous suivre, moins par vos mots que par ce que leur enchaînement suggère.*

**M. M.** : Je vous comprends, je m'emporte, je m'embrouille. Le fait est que je n'ai pas l'habitude de dire ces choses. Lorsque je me contente d'y penser, c'est-à-dire lorsque je les laisse être en moi de manière assez familière pour croire que je les pense, elles sont parfaitement claires, mais lorsqu'il s'agit d'en venir à la parole, elles se voilent et se dérobent. Saint Augustin a dit quelque chose comme ça, je crois, et Dieu sait combien il n'était pas japonais. Voilà, aussi bien le dire tout net : j'ai accompli dans le temps en moi-même une séparation qui déchire dans l'absence du temps la plupart de mes compatriotes. Je ne suis pas encore clair ? Un exemple vous aiderait ? Bien ! Prenez ces Van Gogh dont on parle tellement à notre sujet, le plus souvent pour nous les reprocher. Ils les achètent, nous les achetons bien sûr aussi parce que ça vaut de l'argent et ce sont les inflations successives ainsi engendrées qui, apparemment, choquent. Mais pourquoi Van Gogh ? Je vais vous le dire. Parce qu'il est en même temps extrêmement japonais et le contraire le plus radical de ce qui est japonais, une espèce de négatif, si vous voyez ce que je veux dire, parce qu'il s'est inspiré de nous et nous renvoie ainsi un visage qui nous demeure à certains égards familier et parce que ce visage est devenu méconnaissable. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il y a là une revanche, car ce terme aussi doit être saisi dans son détail, mais quelque chose de cet ordre est actif. Nous avons cherché à nous le réapproprier.

**F. L.** : *Ne revenons-nous pas à la négation de notre point de départ, le fait supposé que la propriété n'est plus réglée par les nations ?*

**M. M.** : Non, c'est là que le temps intervient. Les influences qui se sont exercées sur Van Gogh font partie de l'histoire, l'éveil de l'intérêt pour Van Gogh aussi, sa promotion sur les marchés est historique, tout comme son caractère parfaitement abusif. Il suffit de lire les journaux à la suite des ventes : « un nouveau record

historique », « un seuil jamais atteint auparavant », s'excitent-ils, comme s'il s'agissait d'une discipline olympique. Malheureusement, ils ont en gros raison. Ces excès, que je corrige parfois à ma manière, sont l'effet de cette gigantesque et factice pensée du progrès et du dépassement perpétuel, qui doit anéantir tout ce qui a précédé en devenant la nouvelle marque à battre. En passant, ces records ont en commun avec les marques sportives qu'ils reposent sur des valeurs stables. Vous imaginez, vous, une autre manière de dévaloriser un temps donné au cent mètres que de le raccourcir ? On ne peut pas changer la valeur des centièmes de secondes, non ? La seule façon est d'en prendre moins pour la même distance. Dans le domaine de l'art, il suffit d'en mettre plus, mais cette valeur est garantie de la même façon : je ne vais pas vendre pour vingt millions ce que je paye trente et je suis assuré d'une augmentation, sans quoi il ne se passe rien, tout simplement. La valeur du dollar, du yen, du mark bouge certes, mais le tout s'équilibre à la hausse dans l'ensemble et c'est moi qui décide des moments et des devises. L'acheteur est le propriétaire de sa marque, contrairement au cas des disciplines sportives. Ce n'est pas à lui de déterminer qui l'améliorera – encore que ça puisse s'arranger dans certains cas – mais lui seul choisira le moment où la chose se produira s'il veut qu'elle se produise. Cela m'amène à un autre aspect de cette histoire de records, avant qu'on en finisse : dans le domaine sportif, un record est établi par un couple épreuve-temps, un couple épreuve-poids, etc. Dans le marché de l'art, l'unité record est le couple artiste-argent (« la plus grosse somme jamais payée pour un Chirico ») ou le couple produit générique-argent (« la plus grosse somme jamais payée pour un tableau »), mais on ne saurait parler de « la plus grosse somme jamais payée pour *La Ronde de nuit* », puisque, s'il y a nouvelle somme, elle doit être la plus grosse. De plus, un athlète peut entreprendre de courir le cent mètres en sept secondes si ça lui chante (je ne dis pas qu'il y arrivera, ni qu'il ne se trouvera pas quelqu'un d'autre pour tenter de faire mieux, ou même y parvenir), mais je vois mal un artiste décider de battre un record, même le sien propre, car cela ne lui appartient tout simplement pas, il n'est pas le maître du marché, le tout se joue hors de lui et il n'y peut presque rien. Au fait, pour les choses passées, on peut se demander qui bat le record, de l'artiste ou de l'acheteur. Ce que je dis là peut vous sembler décousu mais, rassurez-vous, je ne perds pas le temps de vue. Rien de cela n'est spécifiquement

japonais, encore que nous ne soyons pas mauvais dans le domaine. Ce qui est japonais, cependant, c'est que la plupart sont divisés entre la grande tradition porteuse de notre esprit national et qui fait que nous savons à peu près ce que « nous » veut dire, et un essor qui nous demande de nous voir dans des termes où cette communauté devient si fragile et altérée que toute identité est à chaque fois compromise. Le problème de générations impliqué ici occupe les sociologues depuis trente ans et je ne vais pas le rabâcher. Il suffira de bien penser, de penser avec intensité qu'une rupture est survenue, qui est réelle dans la mémoire des uns et littéraire dans le oui-dire des autres.

**F. L.** : *Parlez-vous de la guerre ?*

**M. M.** : Je parle de la guerre.

**F. L.** : *Je conçois bien le saisissement dans lequel la défaite a plongé votre nation, le choc que cela a constitué, mais il y a par la suite eu cette prodigieuse reconstruction, cet invraisemblable effort collectif qui vous a permis...*

**M. M.** : Avant que vous ne deveniez lyrique, laissez-moi dire ceci : le fait de n'avoir pas gagné la guerre, cette non-victoire comme nous sommes quelques-uns à dire encore, n'a pas eu beaucoup d'importance. Eussions-nous été vainqueurs que nous n'aurions su qu'en faire d'autre que nous enfler un peu plus en faisant flotter notre drapeau sur un territoire un peu plus vaste. Non, la guerre a été un malheur qui s'est profondément inscrit dans beaucoup de vies individuelles mais son issue a été une chance globale. Nous nous sommes jetés sur Pearl Harbor en croyant activer l'histoire et accomplir son destin, alors que nous commençons de lui mettre un terme en ce qui nous concerne. D'autres événements récents ont contribué à l'arrêter pour une autre partie du monde, et attendez de voir ce qui sortira de ces musées lorsque le moment sera venu de payer les dettes extérieures, mais pour ce qui est de nous, la halte s'est faite avant, au moment opportun. Je crois, quitte à sembler manquer de modestie, que j'ai vu la chose parmi les premiers et, si difficile qu'il soit pour moi de l'admettre même après tout ce temps, je pense pouvoir dire que déjà je souhaitais que cela se produise. On présente toujours notre rebondissement comme une réaction à l'humiliation qui nous a été infligée. C'est là une façon erronée et naïvement psychologique de présenter les choses. Ce qui a rebondi, c'est d'abord l'accommodement de la petitesse avec le rayonnement, un déplacement des surfaces à couvrir. Après la guerre, nous ne nous som-

mes pas regardés dans les yeux pour nous demander ce que nous allions faire ; nous avons continué de faire ce que nous faisons à l'ordinaire, mais par d'autres canaux et avec une autre ampleur. Nous avons fait déferler sur le monde, un monde complice et désireux, la plus extraordinaire marée de cochonneries qu'on puisse imaginer, mais c'était tout ce qui était à notre portée, et sans doute tout ce qu'on attendait de nous, et nous avons été imbattables de ce côté. Puis nous avons inondé la planète de produits intermédiaires, puis d'un indéniable haut de gamme, sans pour autant renoncer à l'intermédiaire, ni totalement à la cochonnerie d'ailleurs. Bref, nous avons conquis non seulement toutes les portions de la géographie, en fait beaucoup plus que ce à quoi les rêves nationalistes les plus enlevés pouvaient prétendre, mais aussi tous les niveaux de ces portions.

**F. L.** : *En d'autres mots, la défaite vous a internationalisés.*

**M. M.** : Le fait de n'avoir pas gagné la guerre a internationalisé le Japon, mais comme une obligation inespérée, qui nous a permis d'instaurer une forme particulière, mais aussi particulièrement indiquée, de démocratie, dont les effets nous ont inspiré un modèle dont nous avons préféré penser qu'il en était la source. Une sorte de reprogrammation générale a été nécessaire.

**F. L.** : *Si je puis me permettre, vous ne semblez pas en souffrir.*

**M. M.** : Ce n'est pas parce que je la constate et l'admets qu'elle n'est pas allée sans mal pour ma personne, mais je me suis rapidement adapté, car même devant ce qu'il y a de plus singulier, même dans ce qui le touche au plus près de ce qu'il estime être son identité, l'individu n'est pas le fin mot. N'oubliez toutefois pas qu'une reprogrammation engage toujours sa part de renoncement et que négocier la force de ce qu'on a accepté de perdre est une action qui se fait dans le temps. J'ai aménagé, pour mon maintien, puis pour mon confort et mon projet, une forme de division qui me permet de voir l'étagement de mon histoire, ma participation à mon contexte avec une extrême relativité. Ce que j'ai rapidement compris, c'est que des circonstances nous font sans que nous y puissions rien mais que nous pouvons orienter ce qu'elles ont fait de nous dans une direction plutôt que dans une autre, du moins que nous en venons à penser comme « nous » cela qui l'a fait. Mais ne vouliez-vous pas plutôt que nous parlions d'art ?

**F. L.** : *Je crois que c'est ce dont il est question,*

*mais il ne m'appartient pas de décider des voies de notre approche.*

**M. M.** : Vous êtes en progrès, jeune homme. Il n'y a pas si longtemps il fallait toujours être parfaitement explicite et donner aux choses vos noms à vous. Oui, disant ce que je dis, je parle d'art, de mon rapport à lui, de ce qu'il est pour moi. Lorsque vous m'avez téléphoné, il y a onze jours, vous m'avez dit souhaiter que notre entretien porte cette fois sur les marchés internationaux, sur leur relation avec les États, sur la position de l'artiste dans ces réseaux, ce genre de choses. C'est bien cela ?

**F. L.** : *Ce sont les consignes que j'ai reçues, du moins les orientations d'ensemble, mais dans votre cas on peut les infléchir.*

**M. M.** : Non, elles me conviennent parfaitement, dans la mesure où elles ne sont pas l'occasion de conjuguer les clichés par les préjugés, mais j'ai moins de craintes maintenant. Pour commencer, pour continuer, il faut dire que l'art n'est même plus international, c'est là son vieil âge. Derrière l'idée d'un tel art ou, comme on dit, d'un art de niveau international, il y a toujours la même bévue historique, celle qui affirme et conserve les nations. On prend la nation A et la nation B, des choses ont lieu en A qui se retrouvent en B, ou B achète ce que quelqu'un en A produit et on a de l'art international ? Laissez-moi éclater d'un long rire sceptique. C'est l'identité de A et B qui est maintenant en cause, beaucoup plus profondément que ce qu'on pourrait penser. De toutes façons, de nos jours, « international » signifie souvent « Manhattan », mais même au-delà de cette idiosyncrasie collective, les critères d'identité nationale nous font défaut : type physique ? langue ? mentalité ? passeport ? domicile ? habitudes alimentaires ? histoire ? Toutes ces considérations ne peuvent finalement engendrer que des fictions, d'autant plus fictives que nous devons le plus souvent déployer un effort pour leur donner vie. Il y a plus, beaucoup plus. Une mondialisation généralisée, qui ne laisse aux nations que le rôle d'une incarnation, voilà ce qui est.

**F. L.** : *Mais cette incarnation, comme vous dites, n'est pas partout la même ! Cela doit faire une différence.*

**M. M.** : Ce n'est quand même pas en insistant sur un mot qu'on garantit l'identité, vous devriez savoir ça. Et c'est à cette manœuvre d'un vide parfait qu'on a sans cesse recours pour créer le sens de ce qu'on dit : prononcer « art japonais », « art français » en appuyant fortement sur l'adjectif, en se pénétrant de cette pression, si je puis dire, pour avoir mieux l'impression

de saisir quelque chose. C'est pitoyable, non ? Il est vrai que les gens ne sont pas partout et toujours les mêmes, mais dire qu'on est ce qu'on est revient toujours à produire soit un pléonasme soit une fausseté, quel que soit le verbe ou le pronom sur lequel on insiste.

**F. L.** : *Cela fait-il partie du lot des choses perdues ? De celles qui ont été, ne sont plus et qui écrasent ?*

**M. M.** : Ce sont des choses qui ne sont pas et c'est pourquoi j'ai dit « toujours ». Que le troupeau broute dans un pré puis dans un autre ne signifie pas que le premier était meilleur d'avoir figuré le début, ni qu'il était moins bon d'avoir été délaissé, mais cela ne signifie pas non plus que le troupeau est resté le même dans son passage. Lorsqu'un membre lève la tête et se dit qu'il préférerait aller dans un troisième pré qui lui permettrait de voir de loin ceux qui sont restés et d'être reconnu d'un quatrième pré, il enclenche un mouvement migratoire. La question se pose de savoir ce qui se déplace. Le troupeau ? Les individus qui le composent ? Le quadrillage des prés ? Le regard ? La seule réponse correcte est que la question est mal posée si elle exige un choix. Le monde, se plaît-on à répéter, a été américanisé et même les portions les plus éloignées et les plus rebelles ont des aspirations burgers et cinéma, piscine et coca, et on en vient à penser que l'Amérique a réussi à imposer son ordre et ses valeurs. Cela est inexact, si ce n'est entièrement fallacieux, pour au moins deux raisons, d'inégale importance. La première est qu'on peut très bien fumer des Marlboro et rêver de grands espaces désertiques tout en tournant obstinément autour de sa maison. La seconde, autrement plus sérieuse, est que l'Amérique n'est plus d'où cela vient en un projet actif mais ce que cela produit en une configuration passive et, pour tout dire, accidentelle. En clair, cela signifie qu'un McDonald sur Kudamstraße n'est ni le produit ni même le symbole du rayonnement américain, mais que ce rayonnement est symbolique, que l'Amérique elle-même n'est plus qu'un produit symbolique. Il se trouve que la mise en marché de ces symboles s'étiolent. La politique américaine est une politique de survie symbolique. La domination économique du Japon sur le monde est irréversible. La bourse de Tokyo est à Tokyo, les chaînes de montage de Nissan et de Mitsubishi, de Sony et de Tamori sont au Japon, c'est évident, mais il y a beaucoup plus, des emprises que les économistes les plus futés, les courtiers les mieux informés ne peuvent même pas soupçonner. Tôt ou tard, cette domination se traduira dans ce qu'il



Toronto - Art métropole éditeur.

Richard Purdy, *L'inversion du monde*, 1990. « Les notions terrestres font eau de toutes parts... »

restera de politique, dans ce qui du politique pourra encore être distingué. Il n'y en aura pas lourd, si vous voulez mon avis.

**F. L. :** *Votre avis est tout ce qui m'importe présentement. Vous dites donc, du même souffle, que l'Amérique est passée, que le Japon est à venir, que les pays sont des catégories caduques, que l'histoire est morte, que le politique est moribond, qu'une économie dominée par le Japon, qui est un pays à ce que je sache, consacre néanmoins une mondialisation généralisée, que les individus n'existent pas mais qu'ils ont des caractéristiques nationales...*

**M. M. :** Cela serait à peu près vrai s'il n'était faux que je dis tout du même souffle. Or, je dis une chose à la fois et cela m'est déjà bien assez difficile. Je n'ai plus beaucoup d'ambitions personnelles et tout ce que je peux espérer faire est ébranler sur une toute petite échelle quelques certitudes ordinaires dont nous avons paresseusement pris l'habitude et, ce qui est plus considérable, penser et agir avec netteté. J'ai parcouru ce siècle presque dans sa totalité et j'ai entendu une variété impressionnante des discours qui l'ont scandé et bercé. La plupart était dramatiquement en retard sur ce qui se passait réellement, je dis bien « dramatiquement ». On se lamente sans cesse que les idéaux sociaux, culturels, historiques se sont effacés et que notre époque n'a plus de rêves. Je crois qu'une illusion est ici encore au travail. Si nous sommes revenus de tant de choses, c'est moins parce qu'elles nous ont déçus et que nous n'y croyons plus qu'en raison du fait que les démentis sont maintenant plus rapides et que l'écart se creuse plus vite entre ce qui peut nous inspirer et ce que nous faisons. Dans l'espace de cet écart, il n'y a que la place du vide, mais il y a toute la place. Comme le disait je ne sais plus qui, de nos jours, on a parfois l'impression très forte que les notions et les règles morales ne sont que des métaphores recuites autour desquelles flottent les intolérables relents de

cuisine de l'humanitarisme. Plus personne ne veut manger de cette cuisine mais à peu près tout le monde se déclare disposé à donner encore un coup de cuiller historique dans le chaudron éternel. Moi, je dis que ça ne sert à rien. L'art n'est pas une machine à produire du « nous », c'est une machine à déporter et à abolir.

**F. L. :** *Il faudra que nous en reparlions à tête reposée, vous disiez être fatigué et je ne voudrais pas abuser. Encore un mot au sujet de cette mondialisation généralisée. Vous semblez penser que le monde est une entité irrévocable...*

**M. M. :** C'est la seule entité assurée, mais on ne sait pas ce qu'on entend par là. Ce que nous appelons le monde, ce n'est tout de même pas seulement une sphère avec des gens et des volcans, des chaînes de montage et des tables de dissection, c'est aussi ce qu'on peut en penser et en dire. Toute notre conception de la géographie est périmée, les notions terrestres font eau de toutes parts et nous devrions sérieusement nous mettre à penser autrement, mais ça prendra encore du temps. Nous en viendrons peut-être à voir vraiment que les réseaux télématiques abolissent n'importe quelle somme cartographique et que le seul fait déterminant est que leur plan tient dans le creux de la main. Vous voudriez que l'art fasse exception ? Mes ordinateurs me donnent un relevé exhaustif de tout ce qu'il y a à vendre sur cette planète, avec les reproductions et l'histoire factuelle détaillée de chaque œuvre, pour peu que les vendeurs aient eu la sagesse de s'inscrire aux banques pertinentes. Une superbe contraction. Ça se trouve sur la surface de mon écran.

**F. L. :** *Il arrive que vous me fassiez peur. C'est là un tout petit monde.*

**M. M. :** En japonais, on dit « un monde étroit ». Il n'a rien d'effrayant.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS LATRAVERSE